

Exposition : Qui est mon enseignant·e ? A la découverte des trajectoires plurielles

Auto-analyse sociologique

« Est-ce que j'ai choisi ce métier parce qu'il me correspond vraiment, ou parce que la société m'y a un peu poussée sans que je m'en rende compte ? C'est dur de faire la part des choses. »

Je dirais que je viens d'un milieu qu'on pourrait qualifier de classe moyenne. Ma maman est aide-soignante dans un établissement médico-social, et mon papa travaille comme salarié dans une entreprise métallurgique. Ils sont divorcés depuis plusieurs années, ce qui fait que ma maman perçoit une pension alimentaire, même si celle-ci reste modeste. Mes parents gagnent suffisamment pour couvrir mes besoins essentiels, tant au niveau scolaire que pour la vie de tous les jours. Cela dit, certaines dépenses comme les vacances, les sorties ou les restaurants ont parfois dû être mises de côté.

Leur situation financière n'a jamais constitué un frein à mon parcours scolaire. Mes parents ont toujours accordé beaucoup d'importance à mes études, quitte à faire des sacrifices personnels. Mon papa, bien qu'il soit dyslexique, m'aidait quand même en mathématiques, et ma maman, dont le français n'est pas la langue maternelle, faisait de son mieux pour nous accompagner, même si ce n'était pas toujours simple pour elle. Malgré les obstacles, ils m'ont toujours soutenue, encouragée, et tirée vers le haut.

À l'école obligatoire, j'avais de bons résultats mais je subissais quand même une certaine pression de la part de ma maman pour avoir les notes pour aller en voie « pré gymnasiale ». Mon papa, quant à lui, a suivi le CO en voie « exigence de base » et pour lui tant que j'avais 4 c'était bien. Selon Bourdieu et Passeron, cette différence d'exigence parentales peut s'expliquer par les habitudes familiales et la position sociale. Chaque parent projette des attentes en lien avec son propre capital culturel et ses expériences du système scolaire.

Depuis toute petite, j'ai toujours voulu devenir enseignante. Ce projet n'a jamais surpris mes parents, qui ont toujours soutenu cette ambition. Je vis chez ma maman depuis mes 7 ans, et c'est elle qui prend en charge la totalité de mes frais de scolarité. La pension que verse mon papa ne permet pas de contribuer significativement à ces dépenses. Même si cela ne m'a jamais empêchée d'avancer, ce n'est pas non plus une situation confortable.

Je me souviens peu de l'école obligatoire, mais au gymnase, mes parents remettaient parfois en question l'utilité de certaines matières, car elles ne semblaient pas directement liées à ma future profession. J'ai fréquenté le Gymnase intercantonal de la Broye, où j'ai obtenu une maturité fédérale. Le doute qu'ont éprouvés mes parents quant à l'utilité de certaines matières peut être interprété comme un reflet de leur propre rapport à la culture scolaire, qui n'a pas toujours été en continuité avec leur expérience.

Je n'ai jamais vraiment ressenti de décalage social à l'école, du moins pas de manière marquée. Les seules différences que j'ai pu percevoir concernaient les loisirs : mes amies partaient plus souvent en vacances ou faisaient plus de sorties que moi. Lors des

réunions de parents, les enseignants me décrivaient comme une élève calme, discrète et réservée.

Durant toute ma scolarité, j'étais toujours la plus « grosse » de mes copines et j'ai souvent eu le droit à des moqueries, des jeux de mots et toutes sortes d'intimidement. C'étaient donc des stigmates corporels. Durant mes études post-obligatoire, j'ai souffert d'une dépression qui est encore présente. A cause de cela, je me mettais de côté toute seule. Cela est un stigmate psychologique. Mon papa a souffert d'une dépression maniaco-dépressif durant ma scolarité et il a dû aller quelque temps à Marsens. Comme je vivais dans un petit village, les nouvelles vont très vite. A partir de ce moment plusieurs de mes amies et camarades ont commencé à s'éloigner de moi, et me mettre de côté. J'ai me suis ensuite exclu encore plus toute seule.

Comme le montre Goffman, le stigmate est une disqualification sociale fondée un attribut perçu comme déviant. Il produit un écart entre l'identité réelle et l'identité virtuelle que la société attribue à l'individu. Cela crée souvent l'internalisation du stigmate ainsi que des comportements d'auto-exclusion.

Depuis petite, j'ai été dans les « normes » pour ressembler aux autres. Mais au fur et à mesure que j'ai grandi, je suis sortie de ces normes surtout physiquement et mentalement. J'ai appris à accepter mon corps, le mettre en avant malgré les kilos que j'ai en trop comme dirait certaines personnes, je me suis tatouée, j'ai de nombreux piercing, ma façon de m'habiller n'est pas dans la norme. J'aime bien être différente. Mon cheminement vers l'acceptation de moi peut s'interpréter comme une forme de « revendication » et de « retournement du stigmate », comme le décrit Goffman. Cela consiste à transformer un attribut à la base stigmatisant en un marqueur identitaire assumé et positif.

Je suis très ouverte sur de nombreux sujet tabou comme la sexualité, les relations, ... Au début ma famille me disait que j'étais « bizarre » et plus le temps passe, plus ils s'ouvrent et commence à être eux même et s'en foutre dû regard du monde.

Je pense que le fait que j'aimerais que chacun s'accepte comme il est, que tout le monde puisse être soi-même à beaucoup orienter mon choix professionnel. L'école est un lieu où les enfants passent beaucoup de temps et je trouve primordial de déconstruire ces stigmates et ces normes. J'aimerais offrir un espace sécurisant et bienveillant, où chaque élève peut se sentir légitime tel qu'il est.

Depuis petite, j'ai toujours passé du temps dehors avec mon papa. Je m'occupais de nos poules, je faisais le balai autour de la maison, je coupai du bois, j'allais à la déchetterie, ... On m'a toujours répété que j'étais un garçon manqué, que je devrais m'habiller comme une fille, faire des activités des filles, comme mettre de beaux habits, aller faire les magasins, ... Mais pour moi cela n'avait pas de sens et sûrement je n'aimais pas cela. Goffman décrit ces situations comme des « performances de genre ».

On attend des individus qu'ils mettent en scène leur féminité ou leur masculinité conformément aux scripts sociaux. Ne pas s'y conformer entraîne souvent du jugement social comme dans mon cas. Mes caractéristiques biologiques sont féminines et mon identité de genre est féminine. Pour moi cela ne changeait en rien lorsque j'étais dehors à faire des activités « d'hommes ».

Mais en grandissant, j'ai senti énormément de jugement et cela me faisait beaucoup de peine. J'ai fait le choix, à un moment donné, de me conformer aux attentes de la société, en adoptant ce qu'on attendait d'une adolescente, mais surtout d'une jeune fille. Pendant ma scolarité, certains de mes camarades faisaient régulièrement des remarques sur ma manière de m'habiller, jugée « pas assez féminine ». À l'époque, c'était blessant. Cela s'appelle l'arrangement des sexes. C'est l'ensemble des règles qui imposent une hiérarchie et une séparation genrée dans la vie quotidienne, souvent de manière très implicite.

Malgré cela, je ne pense pas que mon genre ait véritablement influencé mon parcours scolaire. J'ai toujours suivi ce qui me plaisait, en restant fidèle à moi-même. Quant à mon orientation professionnelle, elle n'a pas été dictée par les normes liées au genre. Depuis toute petite, j'ai toujours su que je voulais devenir maîtresse d'école.

Je trouve que mon choix professionnel est à la fois en continuité avec les attentes de genre... et en rupture aussi. Depuis que je suis petite, j'ai toujours voulu être enseignante. J'adorais faire "la maîtresse" avec mes peluches, corriger de faux devoirs, expliquer des choses comme si j'étais déjà en classe. Donc c'est un choix très personnel, très ancré en moi. Mais je ne peux pas nier que c'est un métier souvent vu comme "féminin", avec cette idée qu'enseigner, c'est prendre soin, être patiente, douce, disponible... des qualités qu'on attend plus des femmes que des hommes. Parfois, je me demande : est-ce que j'ai choisi ce métier parce qu'il me correspond vraiment, ou parce que la société m'y a un peu poussée sans que je m'en rende compte ? C'est dur de faire la part des choses. Cette réflexion rejoint l'idée que le genre est une « fiction réaliste ». Bien qu'il soit une construction sociale, il produit des effets réels sur nos choix et nos trajectoires. Cela uniquement car ce sont des normes ancrées dans les pratiques quotidiennes.

Mais en même temps, je vois ça comme une force. J'assume ce choix, je le revendique, et j'essaie aussi de casser certains stéréotypes en montrant que l'enseignement, ce n'est pas juste "materner" ou "être gentille". C'est aussi diriger une classe, poser un cadre, transmettre du savoir, s'imposer... Et ça, ce ne sont pas des qualités genrées, ce sont des compétences professionnelles.